

[illegible]

ANTOINETTE DANS LES CÉVENNES

CAROLINE VIGNAL

Télérama

*Son amant lui fait faux bond, elle se retrouve avec un âne pour compagnon.
Une tragi-comédie pétillante où, chemin faisant, Laure Calamy crève l'écran.*



« Une comédie sentimentale avec un âne. » C'est ainsi que Laure Calamy, l'actrice principale du film, le résume. Avant de lui emboîter le pas sur les sentiers de randonnée cévenols, la réalisatrice prend pourtant soin de nous lancer sur une fausse piste, connue et balisée : le désespoir de la maîtresse délaissée par l'homme marié. Maîtresse dans tous les sens du terme, puisque Antoinette est institutrice et que son amant n'est autre que le père d'une élève... Au lieu de passer comme promis les vacances dans ses bras, celui-ci doit partir randonner en famille sur le « chemin de Stevenson » : 200 kilomètres que l'auteur de *L'Île au trésor* raconta avoir arpentés dans *Voyage avec un âne dans les Cévennes* (1879).

Qu'à cela ne tienne, l'amoureuse (comme le titre d'un tube de Véronique Sanson interprété par Antoinette et ses élèves lors d'une scène d'ouverture mémorable dans la cour d'école) décide elle aussi d'aller marcher, avec un âne, dans les Cévennes.

Sur place, entre Patrick (ladite bourrique, formidable dans son rôle sans paroles) et le petit peuple des randonneurs qui hantent les gîtes d'étape, Antoinette voit peu à peu son horizon s'élargir. La perspective d'un triste marivaudage itinérant s'évanouit alors au profit d'un périple initiatique sur les voies rocailleuses de l'introspection. Au fil du chemin, la fille délaissée s'émancipe, apprivoise sa solitude tout en assumant son cœur d'artichaut. Caroline Vignal,

dont c'est seulement la deuxième réalisation en vingt ans, manie avec brio l'art du contre-pied, réussissant un film en mouvement, drôle et plein de charme, toujours surprenant. Elle apporte un vent de fraîcheur bienvenu, renouvelant les ressorts les plus usés de la comédie – voir cette franche scène d'explications, à mille lieues des clichés, entre Antoinette et la femme de son amant.

Dans ce décor sublime fait de grands espaces et de ciels d'été, le duo femme-bête se révèle irrésistible. Pour son premier rôle principal au cinéma, Laure Calamy, de tous les plans, déploie enfin l'étendue de son registre. Voluptueuse et pathétique, puérile et indépendante, aussi à l'aise dans les scènes burlesques que dans les situations sur le fil, elle impressionne sans jamais cesser de nous toucher. Une héroïne de proximité en somme, exquise incarnation de l'amoureuse affranchie qui veille en chacune (chacun ?) de nous. – **Mathilde Blottière**

| France (1h35) | Scénario : C. Vignal.

Avec Laure Calamy, Benjamin Lavernhe, Olivia Côte.



Laure Calamy en duo comique avec un âne

Caroline Vignal signe un récit d'émancipation hilarant, dissimulé sous un vaudeville en milieu rural

ANTOINETTE DANS LES CÉVENNES

■■■■

C'est le grand bol d'air de la rentrée, la surprise d'une comédie populaire et décalée, à l'humour dérangent, dont les rebondissements emmènent le spectateur bien au-delà du vaudeville annoncé. *Antoinette dans les Cévennes*, de Caroline Vignal, nous conte l'épopée comique et pathétique d'une femme qui part à la recherche de son amoureux dans les Cévennes, parcourant le chemin des randonneurs aux côtés d'un âne qui n'en fait qu'à sa tête.

L'homme en question est marié : Vladimir, interprété par Benjamin Lavernhe, de la Comédie-Française, tout en demi-teinte, a une liaison avec Antoinette (Laure Calamy), la maîtresse d'école de sa fille, pleine de fantaisie et prête à tout pour déclarer sa flamme. Le film s'ouvre sur la fête de fin d'année, pour laquelle l'enseignante a concocté une surprise. Sur scène, dans sa robe lamée argent, la voici qui entonne avec ses élèves un tube de Véronique Sanson, *Amoureuse* (1972) – « Une nuit je m'endors avec lui/Mais je sais qu'on nous l'interdit... » – les yeux plantés dans ceux de son amant, lequel ne sait plus où se mettre. Les autres parents sont sidérés, partagés entre le sourire amusé et le malaise...

Puis c'est la douche froide pour Antoinette, qui guettait le début des grandes vacances pour passer du temps avec son homme : au dernier moment, celui-ci lui annonce qu'il doit partir dans les Cévennes avec femme (Olivia Côte) et enfant. N'écoulant que

son cœur, Antoinette se lance sur les traces de Vladimir, à corps perdu, sur le GR70 qui relie Le Monastier-sur-Gazeille (Haute-Loire) à Saint-Jean-du-Gard, comme le fit en 1878 l'auteur écossais Robert Louis Stevenson, lui aussi en plein chagrin d'amour – il en tira l'ouvrage culte, *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, publié en 1879. Avec son âne prénommé Patrick, Antoinette va former un « couple » explosif et hilarant. La réalisatrice et scénariste Caroline Vignal, qui signe avec *Antoinette...* son deuxième long-métrage, ne pouvait rêver meilleure actrice que Laure Calamy pour incarner une clown au charme irrésistible.

Le film tire sur les ressorts comiques jusqu'au point de rupture, envoyant son héroïne en zone périlleuse avant de la récupérer sur le terrain plus connu du burlesque, où Laure Calamy n'a plus à prouver qu'elle excelle. A 45 ans, la comédienne tient enfin son premier grand rôle au cinéma, la subtilité du récit lui permettant de travailler le registre tragi-comique à la manière de Michel Serrault dans *La Cage aux folles* (1978) – un acteur que Laure Calamy aime citer.

L'arrivée au gîte dans les Cévennes donne le ton. A la table où les marcheurs partagent leur repas et font connaissance sans chichis, Antoinette se retrouve assez vite « obligée » de déballer sa vie. Que vient-elle faire ici, est-elle seule, rejoint-elle un ami ?, cherche à savoir la douce et curieuse Claire, incarnée par Marie Rivière – l'héroïne du *Rayon vert* (1986), d'Eric Rohmer, film fétiche de Caroline Vignal. Savoureux, le petit jeu de questions-réponses installe Antoinette comme un personnage à

part. La Parisienne rigolote et sexy devient l'attraction : les uns la regardent avec sévérité ou commisération, d'autres l'envient et admirent son courage. Car elle est bien la seule à s'aventurer avec un âne, et elle ne sait pas ce qui l'attend.

Une mine de gags

Cette attention à la psychologie n'est pas un détail pour la cinéaste, qui s'intéresse davantage au parcours intérieur de son personnage qu'à sa passion dévorante – la réalisatrice elle-même a fait le « chemin de Stevenson », s'inspirant de ses rencontres pour nourrir le scénario. Démarrant son périple avec Patrick, cherchant Vladimir comme une aiguille dans une botte de foin, Antoinette met ses nerfs à rude épreuve et se trouve démunie face à cet animal qui lui résiste. C'est une mine de gags, à jet continu, jusqu'à ce qu'Antoinette apprivoise l'âne. Pour qu'il consente à avancer, elle doit lui parler, tout le temps, sans s'arrêter.

Deux ânes ont été utilisés pour le tournage, l'un nerveux, pour les scènes de pétage de plombs, l'autre plus doux, faisant office de confident, voire de « psych-âne-alyse ». Il faut voir Laure Calamy raconter à Patrick ses déboires amoureux, ses désirs, ou laisser exploser devant lui sa colère. A force de déambuler dans ses pensées, Antoinette finit par se perdre et passe la nuit à la belle étoile. Devenirait-elle une femme des forêts, autosuffisante ? Ou bien est-elle Blanche-Neige se réveillant entourée de gentils animaux, un lapin, une biche, etc. ?

Le film amorce plusieurs pistes, et surtout évacue celle du prince charmant. Le sort des amants est

scellé au milieu du film. Car ils finissent bien sûr par se croiser. Alors que se profile un suspense de théâtre de boulevard, le gîte rural en guise d'appartement bourgeois, Caroline Vignal bascule sur un autre registre, plus féroce, lors d'un plan-séquence décisif durant lequel Eléonore, la femme trompée, vient marcher au côté d'Antoinette. Sans rien dévoiler, disons simplement qu'Eléonore trouve les mots pour éloigner cette maîtresse encombrante de son mari. Le tout avec le sourire et la bonne humeur, sans jamais passer pour une victime – Olivia Côte est magistrale.

Dès lors, dans sa deuxième partie, le film s'installe plus profondément dans le territoire, dans sa beauté farouche et sauvage, confrontant son héroïne à des personnages dits secondaires et néanmoins déterminants : le couple de patrons de l'auberge qui jamais ne jugera Antoinette, une femme médecin à cheval qui viendra à son secours, une grappe de motards qui fera une escale dans sa vie... Avec ses montagnes un peu trop colorisées, *Antoinette dans les Cévennes* est aussi une peinture grinçante de la néo-ruralité, nouvel eldorado avec son côté attrape-touristes, ses tarifs pour citadins en mal de nature, dont certains sont capables de traiter un âne comme une voiture de location. On l'utilise pour une semaine et, quand on a fini avec lui – et qu'on l'a copieusement engueulé, voire gratifié de quelques coups de bâton –, on le laisse attaché à sa corde, dans l'attente de son prochain client.

Antoinette est différente, elle est un trésor d'humanité. Patrick devient son alter ego, elle finit par lui parler avec autant de douceur que le personnage de Marie (Anne Wiazemsky) s'adressant à un autre âne illustre de l'histoire du cinéma, Balthazar, dans *Au hasard Balthazar* (1966), de Robert Bresson. Quand arrive la fin du parcours, le moment où elle récupère

sa valise à roulettes pour reprendre le train, Antoinette fait une pirouette, un non-choix, laissant ouverte l'issue du film, que l'on peut imaginer conventionnelle ou joyeusement sauvage. ■

CLARISSE FABRE

Film français de Caroline Vignal.

Avec Laure Calamy, Benjamin

Lavernhe, Olivia Côte (1 h 35).

**La réalisatrice
a fait le « chemin
de Stevenson »,
s'inspirant
de ses rencontres
pour nourrir
le scénario**

Le Monde

«Antoinette...», hilarant vague à l'âne

Dans le second long métrage de Caroline Vignal, Laure Calamy excelle dans le rôle d'une amante opiniâtre en virée dans les Cévennes avec une bourrique sensible à ses échecs amoureux.

Voir *Antoinette dans les Cévennes* en cette rentrée sous masque, c'est une façon tardive de faire un adieu définitif à nos déambulations estivales tout en y retournant par les chemins cocasses d'une course-poursuite amoureuse en Lozère. Antoinette, institutrice un peu exaltée, devait partir avec Vladimir, parent d'une de ses élèves, homme marié, qui finalement lui apprend, les yeux dans les poches, qu'il n'a pu se dérober à un trek programmé en famille sur le GR70, le chemin emprunté à l'automne 1878 par Robert Louis Stevenson, sur près de 200 kilomètres à pied entre Monastier et Saint-Jean-du-Gard. La solitude imprévue de ce début d'été tombe brutalement sur les épaules d'Antoinette qui décide d'un coup de sang de rejoindre à son tour la région cévenole, louant un âne dans l'espoir déraisonnable de pouvoir faire au moins un bout de chemin avec Vladimir. Tel est le point de départ du second long métrage d'une cinéaste, Caroline Vignal, issue de la Fé-

mis et qui n'avait plus tourné depuis vingt ans et son coup d'essai, *les Autres Filles*, sorti fin août 2000. Labellisé «sélection officielle Cannes 2020», *Antoinette...* est exactement le genre de film *feel good* porté par une actrice connue et pour une fois gratifiée d'un vrai premier rôle, Laure Calamy, qui avait toutes les qualités requises pour décoller sur la Croisette par ces vagues d'engouement qu'une projection en avant-première savamment bien placée peut soulever en mettant tout le monde sur la même longueur d'onde enthousiaste.

Névrose. La part de vaudeville à l'amorce du récit est vite submergée par autre chose, une confrontation de la jeune femme avec elle-même et les étapes qu'elle enchaîne en suant, pestant, se perdant tout en gagnant du terrain, sont les chapitres émancipateurs d'un roman d'apprentissage. L'âne, ici, c'est la névrose. C'est-à-dire, ce qui dans la mécanique du désir vous fait avancer ou vous bloque. Un paradoxe ef-

ficace qui peut foutre les vacances (ou la vie) en l'air, par le jeu déroulant des forces opposées de poussée et d'inertie. La bête butée, opaque dans ses humeurs ou décision, louée pour délester Antoinette du poids des affaires courantes (la valise de vêtements déversés dans deux sacs en plastique), devient la charge principale, décuplée sur pattes, un poids mort de non-réponse à vif ralentissant l'avancée, ainsi qu'un interlocuteur a priori navrant en lieu et place de l'homme aimé, introuvable et injoignable faute de réseau dans «*le pays des ploucs*». Pour se délivrer de la névrose, comprendre la nature dynamique de ce qui coince, c'est bien connu, il faut parler – et l'héroïne s'aperçoit dans une scène hilarante que le bourricot Patrick ne consent à bouger durablement, trotter à son aise de plateaux en forêts, qu'à la condition qu'Antoinette l'abreuve de confidences sur ses ex et lui fasse le détail de ce qui, à chaque fois après les premiers élans, s'est systématiquement soldé par une rupture, la laissant face à l'énigme de son célibat erratique. Ce qui ne marche pas, en somme, fait avancer l'animal et à ses côtés sa «maîtresse». Stevenson, en son temps, fut plus brutal, moins discursif, se servant d'un aiguillon

offre par un aubergiste pour piquer, parfois au sang, le cuir de l'ânesse: «*A partir de ce moment-là, Modestine devint mon esclave*», «*le petit démon pervers, qu'on n'avait pu mater par la bonté, devait obéir quand même à la piqure*». Caroline Vignal, par ailleurs autrice unique du scénario, invente des transferts plus émouvants entre son personnage et l'animal, une circulation entre la joie d'être là et la mélancolie sans phrase, une parenté née de l'épreuve et de l'endurance.

Osmose. La satire du petit monde des randonneurs contemporains cherchant à renouer en groupe et dans le cadre d'un tourisme encadré avec l'appel romantique des épiphanies d'autrefois, le portrait mordant ou empathique des mecs dragueurs, la scène d'explication entre l'épouse trompée de Vladimir et Antoinette, ne sont pas des situations faciles à faire dès lors que la comédie à la française peine souvent à surmonter des clichés de classes ou des profilages à gros traits de types humains. La cinéaste joue d'expérience, bien qu'elle ait peu tourné, comme on l'a vu: du moins peut-on conclure de la découverte de ce tardif second long qu'elle a beaucoup vécu et observé. La trouvaille de

Laure Calamy dans le premier rôle fait le reste. C'est peu dire qu'elle est démente. Jouant tour à tour la dégoûdée qui n'entend pas se laisser abattre, la fille perdue fondant en sanglots devant le bonheur conjugal des autres, la randonneuse égarée en pleine nuit loin des bornes peintes du GR, passant de l'insouciance à la gravité dans une osmose étroite avec la découpe changeante des paysages et du climat, Calamy fait du manque un plein, chaque faille ou engouement de son personnage est travaillé par l'actrice pour lui donner tout le relief d'une expérience non calculée, ressentie au présent, comme en vrac pour une tentative de chantier permanent et personnel. Brigitte Roüan savait faire ça quand elle signait et interprétait *Post coïtum animal triste* (1996) ou encore Virginie Efira, vingt ans plus tard dans le *Victoria* de Justine Triet, c'est-à-dire une exaltante tambouille de crise où on ne fait plus la part de la fiction et de la confiance.

DIDIER PÉRON

ANTOINETTE
DANS LES CÉVENNES
de CAROLINE VIGNAL
avec Laure Calamy, Benjamin Lavernhe, Olivia Côte... 1 h 35.



Julien Panis/Chapka Films/La Filmerie/France 3 Cinéma

Antoinette dans les Cévennes

de Caroline Vignal

Pour son premier rôle principal, la drôle et touchante Laure Calamy s'embarque dans une longue marche avec un âne rétif. Un joli néo-western féministe.

ALORS QUE DÉBUTENT LES VACANCES D'ÉTÉ, Antoinette, maîtresse d'école et du père d'une de ses élèves, s'apprête à partir avec son amant. Mais ce dernier lui fait faux bond au dernier moment et lui annonce qu'il part finalement faire une randonnée de 220 km avec sa femme et sa fille dans les Cévennes, sur le chemin de Stevenson (l'auteur de *L'Île au trésor* en a dessiné le tracé en 1878). Antoinette décide alors de partir au même endroit et d'effectuer le même trajet, dans l'espoir de le croiser au détour d'un chemin. Marcheuse fort peu aguerrie, elle est flanquée de Patrick, un âne récalcitrant et cabochard.

Comédie la plus réussie de cette rentrée, *Antoinette dans les Cévennes* marque le retour à la réalisation de Caroline Vignal, dont le premier film, *Les Autres Filles*, sortait il y a exactement vingt ans. Le film offre surtout à Laure Calamy son premier rôle principal. Dans ce personnage d'amante délaissée, qui rappelle celui qu'elle campait dans la série *Dix pour cent*, son jeu tout en drôlerie burlesque et en gênance, derrière lesquelles affleure le tragique d'une solitude sentimentale déchirante, se déploie à merveille.

La plus belle idée du film, labellisé Cannes 2020, est de faire de ses deux références à l'imaginaire cinéphile une délicate mécanique du rire. D'un côté, la cinégénie de l'âne, cette façon de tirer parti de l'extrême mélancolie qui se

dégage de l'altérité de cet animal, c'est *Au hasard Balthazar* de Robert Bresson (1966). De l'autre, ce personnage de femme seule qui doit recomposer ses vacances d'été à l'aune d'une déception et alors qu'une dépression l'assaille, c'est évidemment *Le Rayon vert* d'Eric Rohmer (1986). Caroline Vignal le cite d'ailleurs ouvertement à travers un personnage secondaire incarné par Marie Rivière, actrice mythique du film de Rohmer. Lors d'une scène de repas en extérieur et comme si c'était son personnage du *Rayon vert* qui revenait à la vie pour conseiller sa semblable, elle encourage Antoinette à poursuivre sa lutte contre sa solitude estivale et vante le courage dont elle fait preuve en prenant en main son destin.

Et comme dans le film de Rohmer, c'est de la confrontation avec le paysage que viendra le salut de son héroïne. Tout au long de cette longue marche avec Patrick, elle accomplit une forme d'émancipation thérapeutique par la nature et finit par s'affranchir de la lâcheté de son amant. Néo-western féministe mené au pas, cette comédie se verrait bien assortie du proverbe "Mieux vaut marcher sans savoir où aller que rester assis-e sans rien faire".

Bruno Deruisseau

Antoinette dans les Cévennes de Caroline Vignal, avec Laure Calamy, Benjamin Lavernhe, Olivia Côte (Fr., 2020, 1h35)
Lire aussi notre portrait de Laure Calamy p.20



VACANCES, J'OUBLIE RIEN

★★★ **ANTOINETTE DANS LES CÉVENNES,**
*de Caroline Vignal, avec Laure Calamy, Benjamin Lavernhe
et Olivia Côte (en salles le 16 septembre).*

Lorsqu'elle apprend que son amant la plante pour emmener sa famille faire de la randonnée avec un âne, Antoinette est sonnée. Mais déterminée à ne pas se laisser piétiner le cœur, cette institutrice décide de rejoindre elle aussi les Cévennes pour mettre les sabots d'un autre âne de location sur les pas de l'infidèle.

Encore peu connue dans le cinéma, Caroline Vignal crée la plus belle surprise de cette rentrée avec un film qui réunit tous les ingrédients des meilleures comédies romantiques. Tout d'abord, elle embarque son héroïne dans un somptueux massif que rêvent de sillonner comme elle de plus en plus de Français. Mais sa plus belle idée reste le choix de son actrice. Car Laure Calamy, découverte dans la série *Dix pour cent*, est dotée d'un talent incomparable pour défendre, avec ce qui leur reste de fierté et de lucidité, les amoureuses éconduites. Irrésistible de charme et de drôlerie, elle fait de la traversée une renversante épopée. *Clara Géliot*

ANTOINETTE DANS LES CÉVENNES

Une institutrice veut retrouver son amant, parti en vacances avec sa femme, au cœur des Cévennes. Un portrait de femme finement ciselé et magistralement incarné par Laure Calamy.



Laure Calamy

On a découvert Caroline Vignal en 2000 avec son premier long métrage, *Les Autres Filles*. Un récit initiatique sur les premiers émois d'une ado cherchant à s'extraire d'un cocon familial en pleine déliquescence. Sélectionné à la Semaine de la critique et accueilli chaleureusement par la critique, ce film n'a pourtant pas permis à sa réalisatrice d'enchaîner... Et ce n'est donc que vingt ans plus tard qu'elle nous donne de ses nouvelles avec ce qui est à ce jour l'un des plus beaux scénarios de cette année 2020. Pour sa limpidité, son refus de toute épate facile et sa manière de jouer avec le spectateur et ses a priori en délivrant un portrait de femme d'une densité rare dans le cinéma français. L'entrée en matière d'*Antoinette dans les Cévennes* peut en effet laisser croire aux prémices d'un vaudeville classique avec son sempiternel trio mari-femme-maîtresse. Antoinette est une institutrice qui a pour amant Vladimir, le père d'une de ses élèves. Elle attend les vacances d'été avec impatience car Vladimir lui a promis une semaine en amoureux rien qu'eux deux.

Sauf que, la veille du départ, Vladimir, tout contrit, vient lui expliquer qu'il doit renoncer à leur escapade pour aller marcher dans les Cévennes avec sa femme et sa fille. Mais promis, juré, il sera de retour dans une semaine. Un temps KO, Antoinette décide de ne pas rester bêtement plantée à attendre et part sur un coup de tête sur ses traces dans les Cévennes avec, comme compagnon de ses recherches et balades... un âne nommé Patrick, animal pas simple à gérer pour cette néophyte en rando montagnarde.

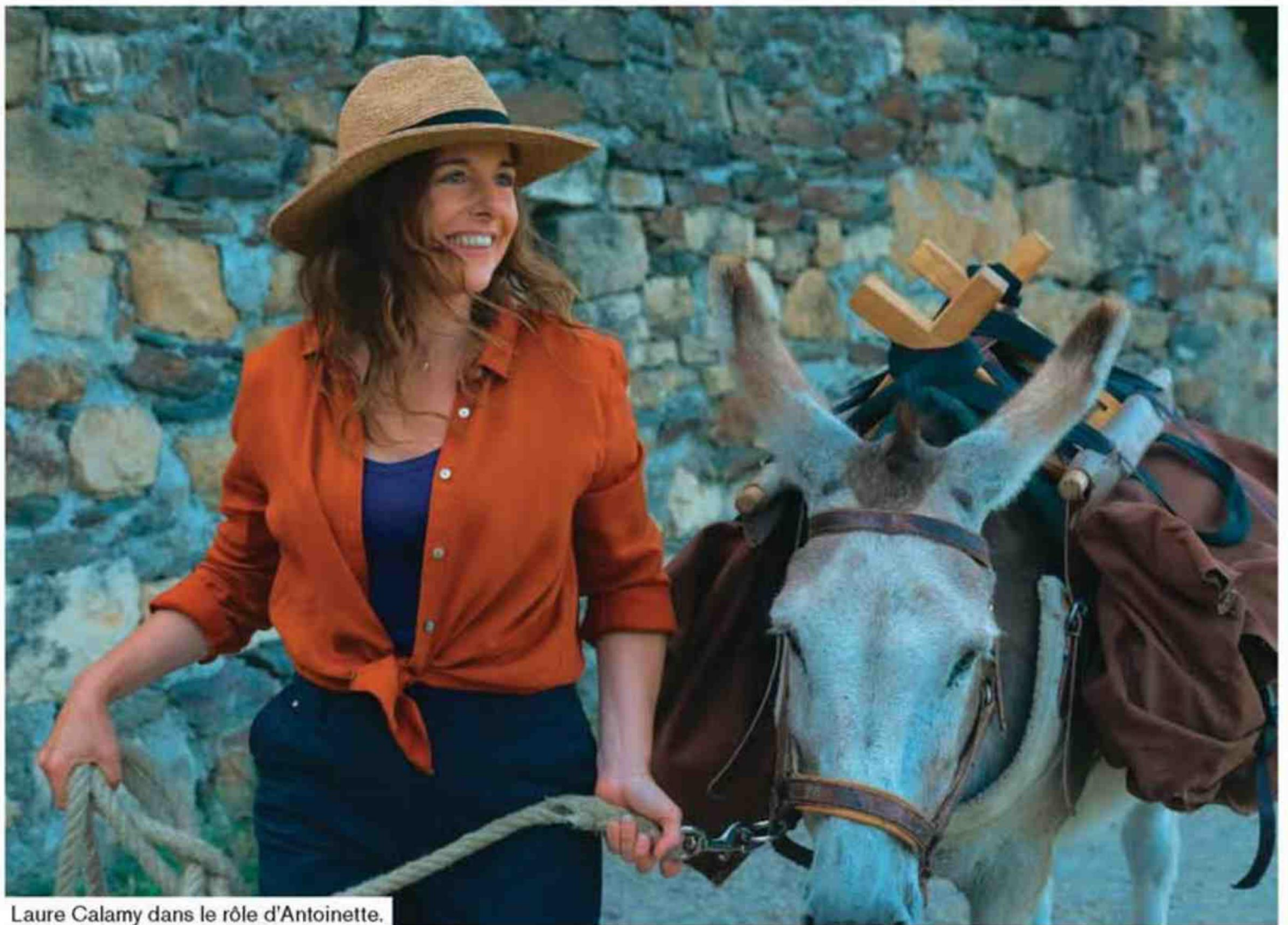
UN AUTRE FILM. Cette phase d'installation est très rapide, le vrai-faux suspense autour de ses retrouvailles avec son amant tout autant. On comprend vite que cette ambiance de vaudeville n'est qu'un leurre que Caroline Vignal envoie d'ailleurs valdinguer dans le décor lors d'un échange musclé aux dialogues finement ciselés entre la femme qui fait comprendre qu'elle sait tout mais que son mari restera quoi qu'il arrive avec elle et la maîtresse qui fait mine de nier tout en étant ravagée par cette série d'uppercuts. *Antoinette dans les Cévennes* devient alors

un autre film. Ou plutôt révèle au grand jour celui qu'il était depuis le début mais qu'on ne voyait pas. Le portrait d'une quadra non pas dépendante d'un amour, mais en quête de son bonheur, envers et contre le regard et les a priori de tous. Le film raconte avec une perspicacité jamais dupe la vision des deux sexes sur cette femme venue seule en randonnée. Une briseuse de couple en puissance pour les unes, un cœur à prendre, une pauvre ère pathétique ou une héroïne pour les autres. Mais tout cela glisse sur Antoinette, de plus en plus libérée du qu'en-dira-t-on au fil de ce voyage initiatique mené sans préjuger du lendemain et de sa complicité grandissante avec cet âne, bien moins tête de mule qu'il n'y paraissait.

SENSIBILITÉ EXTRÊME. Caroline Vignal n'assène jamais les choses. Son récit tend simplement un miroir aux spectateurs pour leur montrer que c'est leur regard à eux sur Antoinette qui évolue alors qu'elle, depuis le départ, n'obéit à aucun archétype. Dans ce rôle, le plus beau, le plus dense depuis ses débuts au cinéma, Laure Calamy déploie une palette de jeu qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de montrer jusque-là avec une justesse et un enthousiasme qui comptent pour beaucoup dans le bonheur pris devant les pérégrinations d'Antoinette. Avec des seconds rôles (Benjamin Lavernhe et Olivia Côte en tête) au diapason, *Antoinette dans les Cévennes* s'impose comme la pépite de cette rentrée. Un film qui n'a jamais peur de ses émotions et dont la sensibilité extrême et riche en éclats de rire comme en crises de larmes ne verse à aucun moment dans la sensiblerie. Espérons que Caroline Vignal ne nous laisse pas encore vingt ans sans nouvelles ! ♦ TC

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ *Zouzou* (2014), *Victoria* (2016), *21 nuits avec Pattie* (2015)

Pays France • De Caroline Vignal • **Avec** Laure Calamy, Benjamin Lavernhe, Olivia Côte...
• **Durée** 1h35



Laure Calamy dans le rôle d'Antoinette.

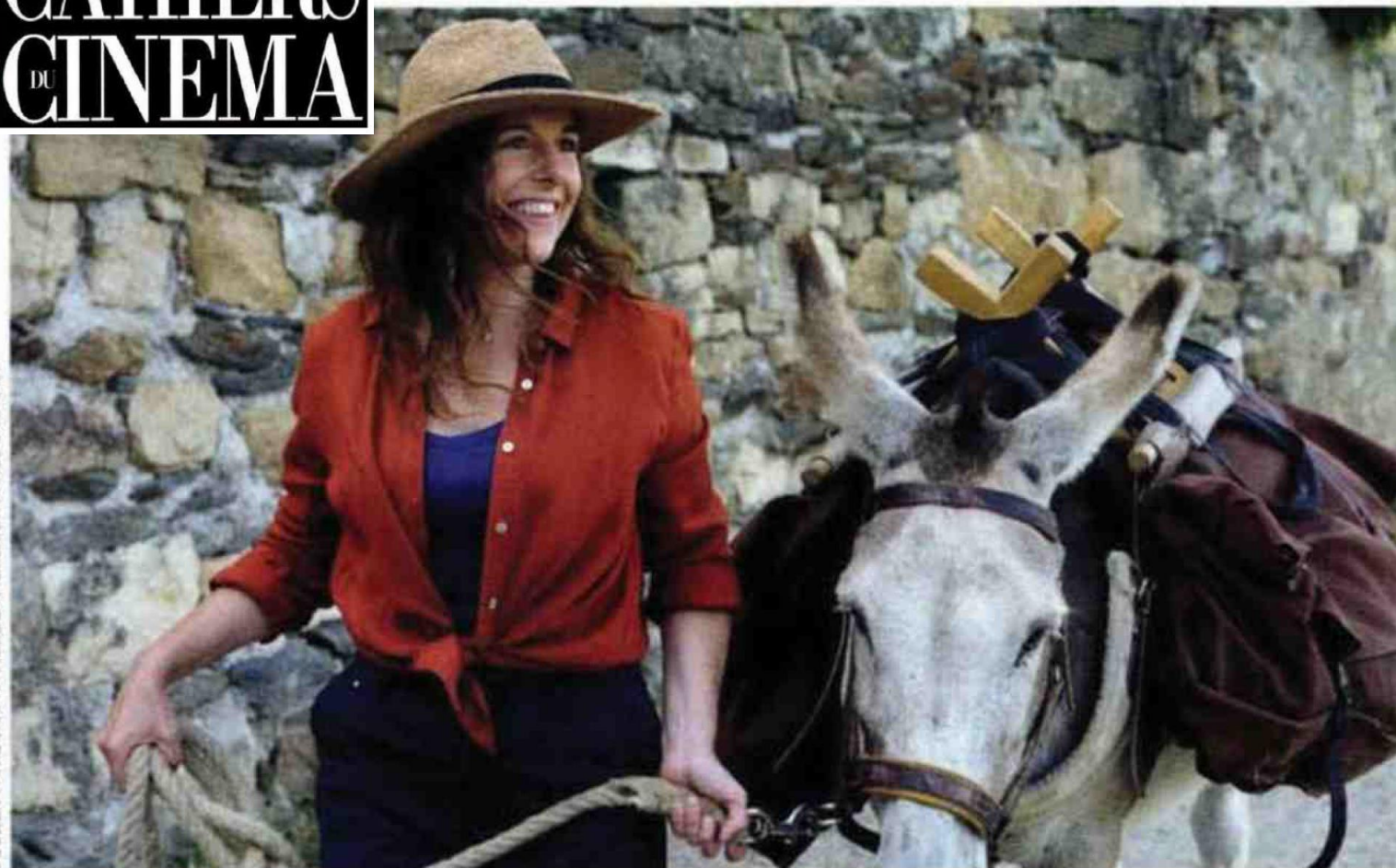
Antoinette dans les Cévennes, un bijou de rom com

Portrait de femme sensible et comédie romantique rocambolesque, le nouveau film de la Française Caroline Vignal est un bijou de drôlerie qui touche en plein cœur. Par Emily Barnett

ANTOINETTE, C'EST VOUS, C'EST NOUS, C'EST ELLE. Sa folie douce est contagieuse mais réclame sans relâche qu'on la protège. Ses éclats de rire cachent des larmes. Elle ne sait pas vivre, alors encore moins aimer ou être aimée. *Antoinette...* est le deuxième long métrage de Caroline Vignal, ex-étudiante de La Femis, après vingt ans d'absence. Des fictions pour la radio, des collaborations comme scénariste et des projets avortés dont une comédie musicale ont succédé à sa première réalisation à 29 ans, *Les autres filles*, sélectionnée à la Semaine de la critique à Cannes. *Antoinette dans les*

Cévennes possède la fougue, la tendresse, la drôlerie désespérée de ces films longtemps gardés en soi, comme une pierre précieuse qu'on taille patiemment. La réalisatrice a mis tout ce qu'elle aime dans ce film labellisé « Cannes 2020 » : les Cévennes, donc (« une région encore sauvage qui [la] relie au Midi, [sa] terre d'enfance très abîmée »), la marche, la liberté, les rencontres fugaces, le rapport aux animaux. *Antoinette...*, c'est l'histoire d'une jeune institutrice lancée aux trousses de son amant en vacances avec sa femme, puis de son errance sur des chemins de randonnée avec un âne pour seul compagnon. L'amour, elle le trouve finalement avec ce bourricot, créature biblique et capricieuse. La rom com prend une voie inattendue et on a droit à un magnifique récit rocambolesque, plein d'embardées tendres et loufoques parce que, son auteure l'avoue, elle adore « le pathétique, le ridicule, l'autodérision, et [a] du mal avec ce qui se prend au sérieux ». Alors il n'y a pas de honte à rire des mésaventures d'Antoinette. Qui va se perdre, croiser un motard sexy, dormir au milieu des animaux de la forêt, s'égarer dans un vaudeville, plonger dans une fable picaresque, pleurer, hurler, dorloter, insulter son âne, nous faire croire que l'art de la comédie burlesque n'est pas mort. D'un coup de foudre cinéophile à 16 ans (« Le rayon vert d'Éric Rohmer a planté une graine, j'ai compris qu'il était possible pour moi de faire des films »), Caroline Vignal brode une variation sur la solitude féminine en plein cagnard estival et nous donne l'envie irrésistible – attention spoiler – d'écouter en boucle *Amoureuse* de Véronique Sanson en hommage à une scène d'ouverture appelée à devenir culte.

Antoinette dans les Cévennes de Caroline Vignal, avec Laure Calamy et Benjamin Lavernhe. En salle le 16 septembre.



Antoinette dans les Cévennes de Caroline Vignal

Parle à mon âne

Par Élisabeth Lequeret

La petite musique singulière d'*Antoinette dans les Cévennes* ne se fait pas attendre. Pour la fête de fin d'année de l'école, Antoinette (Laure Calamy), jeune et accorte institutrice, fait chanter à sa classe « Amoureuse » de Véronique Sanson. « Une nuit je m'endors avec luiiii / Mais je sais qu'on nous l'interdiit... » Tandis que la marmaille braille à plein poumons cet hymne à l'amour extraconjugal, la caméra en livre soudain le brutal contrechamp : les parents d'élèves médusés, puis furieux, saisis en un plan général d'où la caméra isole bientôt le visage de son amant, Vladimir (Benjamin Lavernhe) applaudissant – très – laborieusement aux côtés de son épouse. La séquence est très longue, Caroline Vignal l'étire jusqu'à son paroxysme, au point de malaise où l'on s'attend presque à voir craquer, sous le poids de l'opprobre, les coutures de la robe de sirène d'Antoinette. Pourquoi tranche-t-elle d'emblée avec le tout-venant de la comédie vaudevillesque à la française ? Parce qu'il y a ici de la beauté : dans l'innocence totale d'Antoinette ainsi mise à nue, criblée de regards, mais se livrant tout entière au pur bonheur de chanter.

Plus dure sera la chute : après lui avoir fait miroiter une semaine de vacances « en amoureux », Vladimir se défile. Il part, lui

annonce-t-il entre deux portes, en randonnée avec femme et enfants, sur les traces de Robert Louis Stevenson et de son *Voyage avec un âne dans les Cévennes* (1879). Fin de l'histoire ? C'est mal connaître Antoinette, qui s'inscrit illico à la même randonnée.

C'est donc sur les sentiers de montagne, flanquée d'un âne récalcitrant répondant – ou pas – au doux nom de Patrick (« Patriiiiick ! »), que la jeune femme part à la recherche de son amant. Il y a dans le film une cruauté qui va crescendo. Naïve amoureuse que Laure Calamy contribue à rendre infiniment attachante, Antoinette est aussi un corps en trop. Aussi déplacée sur les pistes cévenoles qu'elle l'était, micro en main, sur le podium de l'école.

Femme sans homme, elle est aussi – et c'est le discret sous-texte féministe du film – la femme de tous. L'arrivée au gîte déjà peuplé de randonneurs alcoolisés permet à Caroline Vignal d'ébaucher, en quelques vignettes bien senties, une taxinomie des couples – plus un célibataire à qui Marc Fraize donne une touche d'inquiétante étrangeté. Il faut voir comment, sous le feu roulant de leurs questions, le personnage livre son « secret » au bout de trois phrases. Et comment, plus tard, à la réprobation d'une épouse courroucée, elle entonnera un sonore « Vous avez raison : honte à moi ! »

C'est le paradoxe du personnage, à la fois totalement seul et totalement exposé. À l'image de ces protagonistes rohmériens chez qui l'attente oblitère tout, telle la Delphine du *Rayon vert*, Antoinette traverse des paysages qu'elle voit à peine, multiplie les rencontres (Marie Rivière, justement, randonneuse solaire et solidaire, Jean-Pierre Martins en motard débonnaire) sans que rien ne s'imprime jamais vraiment. Peu à peu, la tonalité réaliste du début se teinte de fable (« Antoinette perdue dans la forêt », « Antoinette et le Loup »), puis de conte moral (« L'Âne philosophe ») avant de buter brutalement sur l'obstacle : en l'espèce la rencontre, attendue et nécessairement catastrophique, avec l'amant, sa femme et sa fille.

Plutôt que de victimiser son héroïne, la grande idée du film consiste à en faire un personnage comique. Un peu fofolle, certainement. Déconnectée, sans doute. Mais branchée à fond sur une ligne, celle de son obsession. Car Antoinette a des ressources : sa vitalité, son expressivité, sa dignité, miraculeusement préservée par les micro-humiliations qu'elle subit à répétition. Le ridicule peut affleurer, elle est constamment sauvée par sa folie douce. Il y a un certain panache à montrer une femme forte non pas de ses qualités (de ce point de vue, le film relègue la psychologie au second plan), mais de son aveuglement. Petite silhouette perdue, improbable Don Quichotte avançant avec son Sancho Panza au poil grisonnant sur la ligne bleue des Cévennes, Antoinette réalise la synthèse entre les figures burlesques du muet et certaines héroïnes flamboyantes et intrépides du cinéma des années 1970. C'est une petite Wanda en godillots de marche, une Gloria à sac tyrolien. Marchant sur la tangente de son désir, jusqu'au happy end final. Car le danger n'est pas de s'égarer sur les sentiers, mais que la norme vous y rattrape : Cupidon est un âne bâté. ■

ANTOINETTE DANS LES CÉVENNES

France, 2020

Réalisation et scénario Caroline Vignal

Image Simon Beaufils

Montage Annette Dutertre

Décors Valérie Saradjian

Costumes Isabelle Mathieu

Interprétation Laure Calamy, Benjamin Lavernhe,

Olivia Côte, Marc Fraize, Jean-Pierre Martins

Production Chapka Films, La filmerie

Distribution Diaphana

Durée 1 h 35

Sortie 16 septembre

ANTOINETTE DANS LES CÉVENNES ★★★★★

De Caroline Vignal, avec Laure Calamy, Benjamin Lavernhe, Olivia Côte. 1 h 35. Sortie mercredi.

Lorsque son amant annule leurs vacances en amoureux pour partir en famille dans les Cévennes, une institutrice se débrouille pour rejoindre la même randonnée à dos d'âne... Quel bonheur que cette comédie qui nous garde encore la tête dans l'été grâce à ses paysages ensoleillés et nous fait hurler de rire avec son héroïne qui ne baisse jamais les bras malgré les embûches du chemin et de la vie ! À la fois drôle, émouvante et culottée, Laure Calamy, de tous les plans, impose sa liberté décomplexée et son tempérament burlesque dans ce beau portrait de femme qui fait sa révolution en marchant. Et où l'on se dit que la compagnie d'un baudet vaut parfois mieux que celle d'un homme. ● B.T.



ANTOINETTE DANS LES CÉVENNES

L'institutrice, l'âne et l'amant

COMÉDIE (1h35) de Caroline Vignal, avec Laure Calamy, Benjamin Lavernhe, Olivia Côte

L'histoire



Laure Calamy sera à l'affiche de "Garçon Chiffon" de Nicolas Maury, son "collègue" dans la série "Dix pour cent".

Le moment des vacances est enfin arrivé et Antoinette, une institutrice, est impatiente de partir en voyage avec son amant, Vladimir. Seul hic, ce dernier ne tient pas sa promesse et préfère aller marcher dans les Cévennes avec sa femme et sa fille. Loin de se démonter, Antoinette part le retrouver... Mais surprise, une fois arrivée sur les lieux, Vladimir n'est pas là. Et comme elle a loué Patrick, un âne, pour effectuer son périple, la semaine ne sera pas de tout repos...

Notre avis

Laure Calamy tient, sous la direction de Caroline Vignal, son premier grand rôle au cinéma. Elle y joue

une amoureuse transie au caractère fantaisiste qui n'est pas sans rappeler, l'assistante attirée par son patron dans la série *Dix pour cent*. L'amant, interprété par l'excellent Benjamin Lavernhe, étant cette fois le père de l'une de ses élèves. Le postulat de départ n'est pas neuf... Mais arrivé dans les montagnes cévenoles, la balade s'emballe et Antoinette marche sur les pas d'un certain Robert Louis Stevenson qui racontait, en 1879, son *Voyage avec un âne dans les Cévennes*. Une référence totalement assumée par la cinéaste qui signe une quête initiatique résolument féministe, où, au bout du chemin, son héroïne singulière finira par s'assumer et par se libérer d'une relation toxique. Bien que la réalisation soit en retrait, les situations cocasses ne manquent pas. On frôle même l'absurde à certains moments, lorsque Patrick l'âne fait des siennes. La bonne humeur ambiante et les décors dépayés contribuent également à l'atmosphère de *road movie* en pleine nature, ponctué comme le veut la tradition, de bonnes et de mauvaises rencontres. ■